

## De la colonie à la postcolonie : le rêve du voyage dans trois romans camerounais

Lucien Bindi Ngouté  
Université de Maroua – Cameroun  
bindilucien@yahoo.fr

### Résumé

Les rêves de voyage ont toujours alimenté l'imaginaire des individus. En général les lieux inconnus qui font l'objet des rêves sont entourés de qualificatifs mélioratifs. Que ce soit en colonie ou en postcolonie les romans du corpus mettent en avant des personnages qui veulent voyager. Ce désir ardent qui devient parfois obsédant les amène à mettre tout en œuvre pour faire réussir leur projet. L'article analyse les modalités de ces rêves de voyages en faisant un lien entre les périodes qui mettent les personnages face à des défis de tous ordres.

**Mots-clés :** imaginaire, rêve, voyage, colonie, postcolonie.

### Introduction

Le rêve est perçu comme ce qui est irréel, ce qui n'est pas vrai; mais de l'irréel au réel, il n'y a souvent qu'un pas car la volonté de ceux qui aspirent à autre chose de positif permet souvent d'obtenir ce à quoi on a rêvé, transformant ainsi le rêve en réalité. C'est dans ce sens qu'Edgar Morin estime que « *tout rêve est une réalisation irréelle, mais qui aspire à la réalisation pratique. C'est pourquoi les utopies sociales préfigurent les sociétés futures* » (Morin cité par Gheerbrant et Chevalier, 1990 : 814). *Ville Cruelle* d'Eza Boto, *Chemin d'Europe de Ferdinand Oyono* et *Un Jeune africain qui pleure l'Europe* d'Éric Alain Kamdom sont trois œuvres publiées respectivement en 1954, 1960 et 2010. Celles-ci ont été écrites dans une atmosphère coloniale pour les deux premières et post-coloniale pour la dernière. Ces environnements influencent ceux qui y habitent au point de les amener à penser à un ailleurs. Le rêve du voyage forge leur état d'esprit. Et dès lors il s'agit de quitter l'espace qui oppresse et d'atteindre celui qui déstresse afin de s'assurer un avenir meilleur. La concrétisation de

Date de réception : 28/04/2021

Date de publication : 01/06/2021

ce projet passe nécessairement par le rêve de l'ailleurs. Comment est traité le rêve de l'ailleurs dans ces œuvres? Quels sont les facteurs déterminant la réalisation de ces rêves? Dans une perspective thématique il sera d'abord question d'analyser ce qui motive le départ des personnages, ensuite démontrer les projections affectives faites sur l'espace d'accueil et enfin faire ressortir les modalités qui déterminent la concrétisation ou non du rêve.

### **1. Les motivations du voyage**

Le désir du voyage dans ces romans obéit à un besoin de conquête d'un nouvel espace. Autrement dit, à partir du moment où le lieu dans lequel vit l'individu ne répond plus aux attentes et aspirations, la nécessité de s'en aller s'impose.

En colonie, l'un des motifs du départ est la misère ambiante. En effet, dans *Ville cruelle* la séparation entre Tanga nord et Tanga sud marque la démarcation entre deux espaces aux destins complètement différents ; d'un côté, il y a le quartier européen avec des maisons cossues abritant les privilégiés et de l'autre le quartier indigène qui est le lieu par excellence d'une misère qui ne dit pas son nom. Cette division obéit à une division voulue et entretenue par le Code de l'Indigénat en vigueur dans les colonies françaises. À Tanga nord s'entassent des populations dans une promiscuité et une désolation criardes : « *Il [Banda] était dégoûté par la laideur et la misère de tout ce Tanga-Nord, avec ses cases ratatinées, insignifiantes, mal construites, percées de grands trous par lesquels on pouvait voir l'intérieur* » (Boto, 1954:91). Il faut ajouter au passage que les indigènes doivent avoir un laissez-passer pour accéder à Tanga Sud. Cette situation de misère se prolonge dans les campagnes où les populations sont même devenues passives à leur sort comme on peut le constater dans *Chemin d'Europe*. Ici, « *seule une pauvre et joviale humanité groupée nue devant des taudis, des tas de boue séchée* » (Oyono, 1960:94). Cette misère qui frappe la population a des conséquences comme la prostitution (Oyono, 1960:108), les crimes (Boto, 1954:25). La situation sociale pousse plusieurs personnes à rêver d'un ailleurs meilleur. Banda a fait de la ville Fort-Nègre son espace de rêve : « *C'est à Fort-Nègre que j'irai m'installer, songeait Banda. Je ne viendrai pas me rouler dans la boue de Tanga, ça, c'est sûr* ». (Boto, 1954:91).

Par ailleurs les deux romans baignent dans une atmosphère coloniale avec ce que cela suppose comme arbitraire. Banda est dépouillé de ses deux cents kilogrammes de cacao sous le prétexte que son produit est de

mauvaise qualité. Le jeune homme subit et ressent dans sa chair cet acte ignoble. Le labeur de toute une année de travail est réduit à néant, ce qui fait disparaître tout espoir d'améliorer son quotidien. Désaxé par cet acte injuste, il est amené à se projeter vers des espaces meilleurs : « *Et peut-être qu'on vivait largement à Fort-Nègre, avec tout l'argent qu'il y avait là-bas? On n'était peut-être pas obligé de se disputer deux cents kilos de cacao avec les contrôleurs et les grecs. On disait même que le cacao n'y avait aucune importance* » (Boto, 1954:39) En se projetant, le personnage investit une quantité d'hypothèses de bien-être possible qui pourrait le motiver à mûrir davantage le projet de voyage mais aussi et surtout à le convaincre que Fort-Nègre est le seul endroit où il pourra pleinement s'accomplir.

De son côté, Aki Barnabas le héros de *Chemin d'Europe* subit aussi des injustices liées à la présence du colon. Il travaille chez M. Hébrard un commerçant européen. Suite à une bagarre ayant éclaté parmi ses employés, ce Blanc va à cette occasion renouer avec la tradition de la chicotte. Aki Barnabas reçoit sans riposter les coups de son patron, soutenu par l'espoir que son voyage pour la France lui permettra d'échapper aux vicissitudes de la société coloniale. Durant cette fessée mémorable, il se motive par des pensées lui permettant de résister aux brûlures du fouet : « *Du calme, tu veux aller en France, me répétais-tu comme une formule incantatoire, pour exorciser la fureur qui m'élançait et me brûlait dans les membres* » (Oyono, 1960:132). C'est dire que son obsession d'aller en France le pousse à adopter un comportement de soumission et surtout c'est ce rêve de voyage qui devient le moteur de ses paroles et actes.

En plus de la misère et des pratiques coloniales, on peut aussi ajouter l'environnement traditionnel des personnages qui constitue une certaine pesanteur. Afin de poursuivre ses études en France Aki Barnabas décide avec sa mère de solliciter l'aide des anciens du village. Le vieux Vavap qui est le leader de la communauté se lance dans une critique virulente de la jeunesse ; pour lui c'est « *une génération de vauriens, cette génération souillée de malédictions qui ose faire fi de l'autorité paternelle et qui continue à offenser le ciel et les Blancs* » (Oyono, 1960:98). L'opposition vive de ce vieillard et ses pairs à propos du voyage d'Aki Barnabas cache mal leur volonté de pérenniser un système traditionnel qui maintient les jeunes sous le joug des vieillards. En mettant en avant leur inquiétude pour la vie du héros dans un pays aussi lointain que la France, ces personnes du

troisième âge craignent pour leur pouvoir qui a de moins en moins d'emprise sur les jeunes ; c'est ce que constate Aki Barnabas : « *Ce lot de vieillards [...] me conjuraient de ne pas quitter le pays, de ne pas émigrer en Europe, autant sans doute par crainte morbide pour leur débile autorité que par pessimisme exagéré vis-à-vis de mon propre avenir* » (Oyono, 1960:101). Le vieux Tonga dans *Ville Cruelle* n'est pas différent de Vavap.

Pour ce vieillard, tout jeune qui veut réussir doit faire acte d'allégeance aux vieux. Les problèmes de Banda commencent quand il est contre l'exploitation des jeunes qu'instaure ce pouvoir gérontocratique sous le prétexte du respect des aînés. Cette logique de respect des aînés devient le créneau obligatoire pour tout jeune qui veut réussir. Seulement Banda se rend compte que ces vieillards manquent en général de jugement sensé et crédible et veulent juste préserver à tout prix et à tous les prix le pouvoir qu'ils se sont octroyé. Le personnage doit se rendre à l'évidence : ses rêves de voyage ne pourront jamais se réaliser grâce à eux : « *Mais un vieillard, c'est beaucoup plus difficile. Il faut l'écouter du matin au soir. Il faut toujours approuver, admirer ce qu'il raconte. Il faut toujours dire qu'il a raison, qu'il est un sage, qu'il a vu le monde entier, qu'il connaît beaucoup de choses, même si c'est visiblement un imbécile et un gâteux* » (Boto, 1954:133). Le désir de Banda d'aller à Fort-Nègre sera exacerbé par cette autorité gérontocratique qui, d'après lui ne prendra fin qu'avec la mort : « *Moi, j'irai m'installer à Fort-Nègre. Peut-être reviendrai-je à Bamila après cinq, vingt ou trente ans, qui sait? Peut-être qu'alors tout aura changé : les vieillards seront probablement morts et l'on pourra certainement respirer.* » (Boto, 1954:222) En somme le pouvoir de ces vieillards étouffe, réduit à néant tout projet des jeunes. Un fait qui entraîne inmanquablement l'exode rural. Il faut tout de même ajouter que si la plupart des vieillards sont contre son voyage, il y a certaines personnes à l'instar de son oncle qui souhaitent de tout cœur qu'il réussisse : « *– Fils, avait-il fini par dire, s'il y a un homme qui t'empêcherait d'aller à la ville, ce n'est pas moi. Je me suis toujours laissé dire que tu réussirais mieux dans une grande ville ; Fort-Nègre, c'est vraiment ce qu'il te faut. Moi, je te bénis, fils ; sois heureux. Et il avait craché sur le sol : c'était une vieille façon de bénir quelqu'un.* » (Boto, 1954:123). Ces différents mobiles du rêve du voyage qui viennent d'être examinés permettent mieux saisir ce que les personnages attendent des lieux qui constituent le motif de leur rêve.

Au-delà du système colonial qui, par des maux générés suscite des rêves de voyages, il y a lieu de constater qu'en post-colonie, le système politique des états ayant désormais leur indépendance génère aussi des tares qui ne laissent pas indifférents les citoyens à l'instar du héros de *Un Jeune africain qui pleure l'Europe*. L'un des facteurs motivants est la promesse de son père de l'envoyer poursuivre ses études en Europe après l'obtention de son Baccalauréat. Durant toute sa scolarité, il n'a de cesse de rêver de la France et c'est ce rêve qui vire presque à l'obsession qui ouvre le roman : « *Même si je dois faire que les poules aient des dents et que les serpents aient des pattes afin que je regagne l'Europe, je le ferai... Europe... Europe... Jamais sans toi* » (Kamdom, 2010:21). Seulement au moment où il obtient son examen, son père maçon fait face au chômage du fait du manque de constructions à réaliser (Kamdom, 2010:25). Le héros, obligé de continuer ses études au Cameroun, doit lui aussi affronter la dure réalité du chômage et des échecs aux concours. Il doit se rendre à l'évidence : la réussite à un concours organisé par l'Etat est subordonnée à un parrainage même si le candidat est brillant. Son oral au concours d'entrée à l'École Nationale d'Administration (ENA) est tout simplement kafkaïen : « *Je donnai des réponses concises et nettes à toutes les questions qu'ils me posaient. Ces répliques étaient sans doute vraies à en juger par l'attitude d'un des membres du jury qui secouait toujours sa tête en guise d'approbation. Outre cette attitude, un autre membre du jury lança : "De tous les candidats qui se sont succédé ici, celui-ci est sans doute le meilleur". Cette déclaration me rassura. Mais un autre ajouta : "Certes il est le meilleur de tous les candidats mais quel est le statut de son parrain? N'oubliez pas que ce concours est la chasse gardée des autorités du pays. Chaque autorité a son "cas" parmi les candidats. Regardez devant son nom et vérifiez le nom de l'autorité qui le parraine avant de prendre n'importe quelle décision. Le troisième membre ouvrit une chemise et dit à ses collègues : Personne ne le parraine. En plus il n'a fait aucun geste* ». (Kamdom, 2010:68).

On se rend compte que le héros est dans une société qui ne met pas en avant le mérite, l'intellect et préfère privilégier les réseaux occultes et les parrainages au mépris des valeurs qui doivent normalement présider un concours. L'échec du personnage à ce concours lui permet de comprendre que dans une telle société « *quelqu'un est quelqu'un lorsqu'il a quelqu'un qui est quelqu'un quelque part* » (Kamdom, 2010:68). Ce sont des faits qui seront de nature à renforcer son envie obsessionnelle de rejoindre la France.

Ce favoritisme dans les concours est aussi visible sur le marché de l'emploi. En déposant son dossier au pôle emploi, le héros a pensé que les choses se passeraient facilement. Mais c'est ignorer les tares d'une ancienne colonie qui reprend et entretient ce que le maître d'hier a enseigné. Le responsable qui le reçoit ne passe pas par quatre chemins pour lui faire comprendre ce qu'il a à faire : « *En réalité, tu dois savoir que ce pays est "dirigé" et que même au ciel, le despotisme existe. Si tu es incapable de mouiller ma barbe, sache que ton dossier périra dans mon tiroir.* » (Kamdom, 2010:49) Il faut ajouter que donner des pots de vins ne garantit pas l'obtention du poste, étant donné que l'offre est inférieure à la demande. Malheureusement ces fonctionnaires ne se privent pas de prendre tout ce qui leur est donné, à partir du moment où l'Etat a instauré ce que Jean François Bayart, reprenant une expression camerounaise a si justement appelé « la politique du ventre ». L'appareil d'Etat devient le moyen le plus sûr de s'enrichir, d'obtenir des privilèges pour soi et son clan, bref d'avoir du pouvoir. Le héros étant de la catégorie des pauvres se trouve de facto exclu car sans parrain ni argent. Le personnage dans son obstination à se trouver un emploi fera face à des attitudes qui, du point de vue de sa culture bantoue, choquent car normalisant ce qui est écart : « – *Je vous dis de repasser la semaine prochaine. Il me semble que vous ne voulez pas comprendre le sens de mes propos. Je vais donc vous faire une proposition : si vous voulez obtenir un emploi, vous devez soit déboursier la somme de 200 000F (304 euros) soit être ma femme. Qu'en dites-vous?* – *Quoi! m'exclamai-je, où vais-je prendre une telle somme? Comment un homme peut-il être la femme d'un autre homme? Un homme peut-il épouser un homme* ». (Kamdom, 2010:69).

Cette proposition que le héros trouve indécente est tout à fait normale dans ce contexte de nouveaux pouvoirs issus des indépendances, surtout que le sujet d'hier formé à servir le maître colonial est devenu lui-même maître en appliquant et en améliorant les pratiques déviantes d'hier<sup>1</sup>. On peut dès lors constater que la colonie et la postcolonie se rejoignent dans le mal-être des personnages, la violence d'une société qui ne laisse aucune place à l'expression individuelle. L'accession à l'indépendance des pays

---

<sup>1</sup> A ce sujet, il est intéressant de lire l'ouvrage de Gilbert Doho, *Le Code de l'indigénat ou le fondement des États autocratiques en Afrique francophone*, Paris, L'Harmattan, 2017. L'auteur y démontre que les régimes des États indépendants d'Afrique entretiennent les pratiques coloniales dans une sorte de « *colonialisme à rebours* » (p.72).

n'a pas supprimé les frustrations qui motivent les départs pour un ailleurs meilleur ; on peut même dire que ces frustrations sont d'autant plus accentuées en postcolonie que c'est le frère qui torture le frère qui s'est aussi battu pour l'indépendance; ceci a pour conséquence d'exacerber l'envie de voyager, l'envie de découvrir l'espace qui a toujours fait l'objet du rêve.

## 2. La sublimation de l'espace citadin

Le désir d'accéder à un espace génère presque toujours des projections imaginaires qui contribuent à idéaliser et à mythifier cet espace. Le héros de *Ville Cruelle* a fait de Fort-Nègre son point de mire et pense que ce n'est que dans cette ville qu'il peut se réaliser en tant qu'homme. La fixation sur ce lieu l'amène à le célébrer et à y imaginer une vie en rose : « *Où allaient-ils? A la grande ville de la côte là-bas à trois cents kilomètres?... Trois cents kilomètres?... Douze heures dans le train... Fort-Nègre, la grande ville de la côte! Il devait être plein d'immeubles. A quoi pouvaient bien ressembler les quartiers noirs de là-bas? Ils n'étaient certainement pas aussi laids que Tanga Nord.* » (Boto, 1954:39). La ponctuation forte qui est manifeste par les points d'interrogation, d'exclamation et les trois points démontrent à suffisance l'émerveillement, la projection du possible bonheur de vivre dans cette ville qui lui apportera un épanouissement matériel et moral. La célébration de la ville l'amène à la mettre au-dessus de toutes les autres, ce qui l'encourage à vivre dans l'illusion de la vie facile. La sublimation de cet espace aveugle le personnage, ce qui lui fait oublier qu'en réalité cette ville a aussi son lot de difficultés et surtout qu'elle est aussi occupée par le colon. Parler du quartier noir revient à dire qu'elle est aussi divisée comme Tanga avec les mêmes défauts qu'il reproche à l'espace où il se trouve.

Le désir ardent d'Aki Barnabas d'aller en France est le produit d'un subtil et efficace travail de sape intellectuelle de l'école coloniale. En effet, à l'école primaire, les maîtres s'attellent à inculquer aux élèves la grandeur de la France. Le maître fait chanter aux élèves la splendeur de la France, ce qui amène ces derniers à sublimer, mythifier et sacraliser ce pays. Durant toute son adolescence, le personnage nourrit et fait mûrir ces images. En magnifiant la splendeur de la France, le personnage y investit une grande quantité d'affect, ce qui l'amène à s'identifier à cet espace : « *Je me sentais avec ce pays que je ne connaissais pas, et dont on m'avait appris à chanter le génie et la beauté depuis l'enfance, une affinité telle*

*que je me demandais si je n'avais pas été Français dans une existence antérieure* » (Boto, 1954:45). On peut constater que le personnage se voit, voit sa vie par et à travers l'image de la France. Le voyage devient dès lors pour lui un impératif catégorique. Il commence même à s'imaginer allant dans ce pays. Ce rêve permanent du départ l'amène à opérer une démarcation par rapport à la réalité. En colonie ce type d'enseignement va en droite ligne de ce que Georges Hardy, inspecteur du système scolaire en Afrique noire, formulait en 1917. Pour ce dernier, la manière la plus sûre « *pour transformer les peuples primitifs de nos colonies, [...] c'est de prendre l'indigène dès l'enfance, d'obtenir de lui qu'il nous fréquente assidûment et qu'il subisse nos habitudes intellectuelles et morales pendant plusieurs années de suite, en un mot, de lui ouvrir des écoles où son esprit se forme à nos intentions* » (Hardy, 2005:6-7). On comprend pourquoi Aki Barnabas vit dans des images de France.

En effet Aki Barnabas vit presque dans un monde parallèle régit par les lois de l'imaginaire. Si, comme nous l'avons vu, l'idée du voyage lui permet de supporter les affres de la société coloniale, il voudrait même à la limite vivre dans un monde onirique lui permettant de ne pas voir la réalité qui sans cesse se présente ; ceci n'est pas sans conséquences : « *Elle avait raison, madame Hébrard ; depuis que j'avais commencé à ne vivre qu'en songeant à Paris, je menais une existence somnambulique* » (Oyono, 1960:119). On aboutit ainsi à une situation paradoxale qui fait que d'une part le rêve du voyage est le moteur d'une vie mais est aussi d'autre part, source d'une certaine psychose qui permet paradoxalement au personnage d'échapper aux tentations d'une société où les anti-valeurs sont érigées en norme : « *Je dois confesser que j'étais une sorte d'hydre aux chimères, un monstre d'optimisme dans un pays où l'appétit du gain, du pouvoir, le culte de l'intérêt avaient déshumanisé l'homme* » (Oyono, 1960:103).

Parler de chimère revient à mettre en avant l'illusion, le rêve, ce qui est irréel, utopique. La création d'un espace onirique permet au personnage de tenir face aux travers de la société. En plus en s'identifiant à l'hydre, Aki Barnabas veut signifier qu'aucune injustice, aucun malheur ne peut le détourner de son idéal qui est de vivre à Paris ; comme les sept têtes de l'hydre qui repoussent sans cesse, l'espoir qui est en lui n'est pas du tout prêt à s'éteindre. C'est dire que chaque fois qu'un événement coupera une des têtes qui représente l'espoir, cette tête repoussera toujours comme celle de l'hydre qui est considérée par les généticiens comme étant immortelle.



Le besoin d'émigrer s'est cristallisé chez le personnage à un point tel qu'il en arrive à s'humilier devant M. Dansette, le Responsable des bourses lorsque ce dernier lui dit qu'il est trop âgé pour poursuivre des études en France comme boursier : « *Ah! Monsieur! fis-je avec un sanglot dans la voix ; cette bourse pour la France, je vous le demande à genoux. Mais il n'y avait pas suffisamment d'espace pour que je puisse m'exécuter ; je me bornai à joindre les mains en levant vers lui des yeux étincelants de ferveur, puis je me lançai inexorablement, le flattant entre deux éloges dithyrambiques sur la France* ». (Oyono, 1960:174).

On peut constater que les deux héros vivent dans un certain rêve qui se nourrit de l'espoir ; cet espoir leur permet de supporter la rigueur d'une société soumise aux dures lois du code de l'indigénat. Plusieurs années après les indépendances, le héros de *Un Jeune africain qui pleure l'Europe* dans son ardent besoin de voyager sublime Paris.

Le héros de ce roman a une très haute idée de la France. Ses nuits sont inondées des images de ce pays et à la limite, il ne vit que pour aller en France. Il a tellement cristallisé ses idées dans cet espace qu'il considère que tout ce qui s'y fait ne peut qu'être ce qu'il y a de meilleur. Quand il est obligé de mettre entre parenthèse ses rêves de voyage du fait du chômage de son père qui ne peut pas lui payer des études à l'étranger, il ne laisse pas de critiquer durement le système éducatif de son pays : « *Je souhaite étudier dans une université européenne puisque ceux qui y sortent trouvent aisément un emploi. Ce qui n'est pas toujours le cas de ceux qui sont issus de nos universités. Je ne voudrais aucunement continuer à grossir le rang des diplômés sans-emploi issus de nos universités. C'est pourquoi même s'il faut que j'aille en Europe par la voie terrestre, je le ferai contre vents et marées* ». (Kamdom, 2010:26).

On peut souligner que l'obsession de l'ailleurs amène le personnage à faire une dévalorisation du système éducatif de son pays, en considérant que faire des études en Europe ouvre facilement les portes de l'emploi. Cette vision biaisée, partielle et partiale de la réalité est le fruit de nombreuses images dévalorisantes de l'Occident sur le Noir et qui à la longue s'est muée en autodévalorisation. Cette obsession du voyage accompagnée d'un certain complexe d'infériorité se dote de formes de volonté qui annihile toute réflexion critique. Le personnage au prix de tout et à n'importe quel prix tient à satisfaire son rêve : « *Tout ce que je désire, insistai-je, c'est d'aller en Europe. Même s'il faut signer un pacte avec le diable* » (Kamdom, 2010:25).

On a là une certaine psychose qui devient le carburant de son être comme on l'a constaté chez Aki Barnabas. Mais le personnage fait mieux en mettant en avant de formes éventuelles de contrats ésotériques qui deviennent un impératif catégorique. Le personnage recourt à toutes les expressions spirituelles qui pourraient le satisfaire efficacement dans son désir effréné de l'ailleurs : « *Mais mon sommeil fut interrompu par le ululement de l'Europe. Je me levai du lit et vis l'Europe vis-à-vis de moi. Je ne passai pas par trente six chemins et lui adressai ma prière: Ô Europe/ Sans toi ma vie serait noire/Tu es si mielleuse,/Tu es si merveilleuse,/Tu es si gracieuse, /Pourquoi me tournes-tu le dos? /Pourquoi m'abandonnes-tu? /Pourquoi me caches-tu ton visage richissime? /je suis un globule blanc ou noir, peu importe ma couleur. /Laisse-moi me baigner et nager dans ton sang pur. /Laisse-moi pénétrer dans ton magnifique corps/Laisse-moi m'installer dans ton corps singulier. /Avec toi et dans tes bras, ma vie serait rose* ». (Kamdom, 2010:27).

Ce poème du narrateur à l'endroit de l'Europe traduit à quel point l'Europe est hissée sur un piédestal ; le haut degré de magnificence de l'Europe est visible par des adjectifs comme "*mielleuse*", "*merveilleuse*", "*gracieuse*" "*magnifique*"; telle une femme ayant une beauté hors du commun et sans pareil, l'Europe a fini de séduire et de conquérir le cœur du jeune homme. Ce visage féminin de la France entraîne en pensée une rencontre qui est en fait un acte d'amour sexuel afin de faire corps avec la femme/pays. À partir du moment où pour le narrateur  $1+1=1$  du fait de l'osmose avec la femme/espace passionnément aimée, il peut se purifier le sang dans celui de cette dame. L'opposition noir/rose fait dans le poème est là pour rappeler que ses difficultés ne peuvent prendre fin et son bonheur ne peut être possible qu'avec la possession de cette femme/espace qui fera qu'il ne se sente plus impur, honni, rejeté par la société. Nous avons encore là in fine la dévalorisation de soi. D'un côté le héros se voit impur et de l'autre on a une Europe pleine de pureté. Ce n'est qu'en se "noyant" dans la femme/Europe que le personnage pense se retrouver et trouver une place au soleil. Cet abandon de soi pour l'autre est la preuve suprême de l'amour/culte que le personnage voue à la France. On comprend pourquoi il est prêt à tout pour assouvir cet amour. Quel que soit l'espace, l'époque, les personnages investissent dans l'espace d'accueil des images qui aiguissent leur imagination. Ces images sont toujours positives, mélioratives. L'amour/culte pour la France du personnage de Ferdinand Oyono est presque

identique à celui du personnage de Kamdom, même si les moyens pour accéder à cet espace peuvent différer. Il faut ajouter que la concrétisation du rêve du voyage dépend en grande partie de la personnalité des personnages, de leur perception de la société et surtout du degré de volonté investie dans le rêve du voyage.

### 3. Entre rêve et réalisme

Les personnages des romans étudiés ont chacun son destin. Ils ont tous un rêve : quitter la société étouffante dans laquelle ils vivent. L'expérience de ce qu'ils veulent voir comme changement dans leur vie commence par le rêve de l'ailleurs. Il faut déjà remarquer avec De Becker que « *l'avenir se conquiert par des rêves avant de se conquérir par des expériences* » (De Becker cité par Gheerbrant et Chevalier, 1990:814). Ces personnages vivent d'abord à travers leurs rêves ce qu'ils veulent voir dans leur vie ; mais pour que ce rêve devienne réalité, chaque personnage doit avoir une volonté à toute épreuve.

Banda est un personnage qui a plusieurs projets (mariage, voyage...). Mais plusieurs de ses projets restent au stade de l'ébauche. C'est un personnage introverti qui se parle plus qu'il ne parle au monde extérieur. C'est pourquoi le roman est parsemé de nombreux monologues. Le héros élabore plusieurs projets qu'il n'arrive pas véritablement à mettre en pratique. Il a toujours projeté d'aller à Fort-Nègre mais on peut constater que l'essentiel de ses propos se fait toujours au futur : « *J'irai à Fort-Nègre. Je monterai dans le train, je voyagerai toute la journée, le train me déposera à Fort-Nègre* » (Boto, 1954:108). Ce temps employé marque une action qui n'est pas encore accomplie. Ainsi, le désir du héros reste au stade du rêve car il n'a pas atteint l'espace consacré. Son désir de voyage est quelque peu atténué par la découverte d'une importante somme d'argent sur le corps de Koumé, le frère de sa fiancée Odilia. Fort-Nègre qui a été mythifié jusque-là change dans sa vision des choses. Cet espace devient même à la limite un endroit où la vie n'est pas toujours réjouissante : « *Et lui, il se demandait quand il s'en irait pour Fort-Nègre ; Bamilia l'avait rejeté, Fort-Nègre au souvenir de Tanga, lui paraissait hostile* » (Boto, 1954:224). On peut dire qu'en établissant le parallèle Fort-Nègre n'est pas mieux que Tanga selon le personnage ; mais on peut aussi ajouter que Banda ne croit pas en ses rêves et ne se bat pas pour cela. Velléitaire, il préfère que les événements viennent à lui et en général ne provoque pas

la réalisation de certains faits qui pourraient infléchir son destin. Dans *Chemin d'Europe* Aki Barnabas fait la différence. Le personnage principal de ce roman mettra tout en œuvre pour réaliser son rêve. Il travaille chez différents commerçants pour subvenir aux besoins de sa mère mais aussi pour faire des économies. Ses espoirs reposeront sur la bourse qu'il demande au gouvernement français de lui octroyer ; mais cet espoir est voué à l'échec du fait de son âge. C'est dans des circonstances fortuites qu'il réalisera son rêve de voyage. Après avoir été chassé d'un club européen avec Bendjanga Boy, une vieille connaissance, Aki Barnabas fait la rencontre des religieux. Pour ces hommes de Dieu, il suffit de les convaincre avec une confession pour qu'ils amènent le concerné en France. Le personnage recommence à espérer : « *En Europe! Mon cœur se mit à battre, je m'écartai de la foule pour récupérer, accoté contre un mur, songeant que j'avais enfin ma chance* » (Oyono, 1960:189). Il émerveille tellement ceux de la Renaissance Spirituelle par son témoignage que les portes de l'Europe lui sont ouvertes. C'est dans une prolepse qu'on peut constater la concrétisation de son rêve : « *Ce fut cette nuit-là que je perdis Isidore Bendjanga-Boy. Je ne devais jamais le revoir. Ce n'est qu'à Paris, un an plus tard, que j'appris sa "mort pieuse", à en croire ma mère* » (Oyono, 1960:187). Il est clair qu'Aki Barnabas est plus réaliste que Banda dans la concrétisation du rêve de voyage. Il a su exploiter une opportunité inespérée alors que la bourse sur laquelle il espérait lui a été refusée. Même si le récit n'est pas complété par son séjour en Europe, on peut jeter un regard sur des romans comme *Un Nègre à Paris* (1959) de Bernard Dadié, *Karim Roman sénégalais* (1935) *Mirages de Paris* (1937) d'Ousmane Socé pour comprendre qu'en Outre-Atlantique le Noir n'est pas au bout de ses peines car en cette période coloniale, les indigènes font toujours l'objet de racisme, de discriminations de toutes sortes.

Au départ, le rêve du voyage est le moteur, la raison de vivre des héros. Chacun y met de sa volonté pour réussir à réaliser son idéal. Tel est aussi le cas du personnage du roman *Un Jeune africain qui pleure l'Europe*. L'acharnement du héros à réaliser son rêve le poussera à utiliser les moyens à sa disposition pour voyager. Après avoir trimé dans cette société d'après indépendance de dictature bureaucratique et de favoritisme qui ne fait plus aucune place au rêve de s'épanouir chez soi, le héros en compagnie de ses compagnons Salifou, Yacouba et Isabelle, entreprend un très long périple fait de dangers innommables qui le conduira dans plusieurs contrées. Il sera

le seul à arriver à cette « terre promise » qu'est l'Europe. Seulement, sur place il se rend compte que même après les indépendances le fossé entre le Nord et le Sud est profond. Le héros bascule dans le statut de migrant avec tout ce que cela comporte comme confinement dans les camps, discriminations, insécurité, précarité, famine... En réalité le rêve du héros devient un cauchemar éveillé. La terre européenne qui jusque-là a fait l'objet d'une hantise méliorative du fait de sa pureté, de sa beauté devient une terre de désenchantement et de douleurs. Si le héros a pu réaliser son rêve de traverser l'Atlantique grâce à son acharnement, les réalités du terrain étranger sont là pour lui rappeler que le discours dominant de l'eurocentrisme a toujours fait une dichotomie entre l'Afrique et l'Europe. Il est finalement rapatrié, ce qui met fin à ses rêves de fortune en Europe.

De la colonie à la postcolonie, le rêve s'est exacerbé au point que les personnages prennent des risques qui mettent même leur vie en péril. On peut y voir la désintégration des structures mises en place par les nouveaux pouvoirs qui ont failli dans la gestion saine des aspirations des citoyens. Le favoritisme qui s'observait entre colons à la période coloniale est transférée dans les nouvelles structures étatiques ; de ce fait l'ethnie et le parrain deviennent la condition sine qua non pour trouver une place sous le soleil et réussir. Depuis l'époque coloniale comme depuis es temps reculés, les individus se déplacent, changent d'espace. Mais on se rend compte qu'en contexte africain, le motif de la migration n'a pas fondamentalement changé d'une période à une autre. Le contexte colonial marquait la primauté de l'occidental dans des sociétés assujetties à la rigueur du Code de l'Indigénat. Mais le changement de paradigme opéré par les indépendances n'a pas marqué une mutation. En prenant la période où se situe l'histoire du roman d'Éric Alain Kamdom, on se rend compte que cinquante ans après les indépendances, le rêve du voyage s'est tellement accentué que les migrants à la quête de nouveaux horizons font l'actualité. En fait comme le souligne Achille Mbembe plusieurs sociétés postcoloniales sont encore dans une grande nuit et n'ont pas encore réussi à « *se tenir debout par soi-même et constituer un héritage* » (Mbembe, 2013:12). À partir du moment où dans les nouveaux États en décolonisation il y a une nouvelle redistribution du langage qui ne tient pas compte des aspirations de tous et que la néo-logique donne du sens en la rendant uniquement accessible et profitable à une catégorie d'individus, la vie en société décolonisée s'alimente des rêves les plus fous de départs. Cette situation entraîne :

Date de réception : 28/04/2021

Date de publication : 01/06/2021

« *l'irrépressible désir, chez des centaines de millions de personnes, de vivre partout ailleurs dans le monde plutôt que chez eux – volonté générale de fuite, de défection et de désertion ; rejet de la vie sédentaire faute de pouvoir dire la résidence ou le repos. (...) [Des citoyens] prêts à se détourner du lieu natal, dans l'espoir de se réinventer et de se réenraciner ailleurs.* » (Mbembe, 2013:21-22)

Ainsi, des années après les indépendances, les rêves n'ont pas changé dans les romans; les nouveaux contextes ont même exacerbé les imaginaires de départs ; ce qui rend problématique la gestion du flux des personnages qui, par réalisme ont décidé de traverser déserts et océans et adopter pour beaucoup le statut de migrant avec toutes les significations et réalités qu'implique ce mot.

### **Conclusion**

En définitive, la lecture et l'étude de *Ville Cruelle*, *Chemin d'Europe* et *Un Jeune africain qui pleure l'Europe* ont permis de constater que les personnages ont un désir profond de changer d'espace, de voyager. Plusieurs raisons les poussent à partir ; l'arbitraire, la misère de la société coloniale ainsi que le favoritisme, le mal-être des sociétés indépendantes sont des facteurs motivants. Il a été constaté que la réalisation du rêve du voyage dépend de l'investissement personnel et de la volonté de celui qui veut voyager. Certains réussissent à réaliser leur rêve avec bien sûr les aléas qu'on peut imaginer. On a pu constater que de la colonie à la postcolonie, il y a un continuum du rêve et des motifs du rêve. Il faut dire que quel que soit le degré de développement et d'équité sociale d'un pays, il y aura toujours des voyageurs, ce qui change fondamentalement les raisons du départ. Mais la véritable problématique soulevée par ces romans est la rémanence et la continuité des rêves de voyages qui reposent presque essentiellement sur la gestion des dynamiques sociales et les mécanismes économiques et politiques qui annihilent presque l'envie de rester. Là se trouve les véritables nouveaux défis des États qui ont intérêt à changer de paradigme pour que le débat sur les migrants trouve une issue.



**Bibliographie**

- BAYARD, Jean-François (1989). *L'État en Afrique. La politique du ventre*. Paris : Librairie Fayard, coll. L'espace du politique.
- BOTO, Eza, (1954). *Ville Cruelle*. Paris : Présence Africaine.
- GHEERBRANT, Alain et Chevalier, Jean (1990). *Dictionnaire des symboles*. Paris : Éditions Laffont.
- HARDY, Georges (2005). *Une conquête morale – l'enseignement en AOF*. Paris : L'Harmattan.
- KAMDOM, Éric Alain (2010). *Un Jeune africain qui pleure l'Europe*. Saint-Denis, Société des écrivains.
- MBEMBE, Achille (2013). *Sortir de la Grande nuit*. Paris : Éditions La Découverte.
- OYONO, Ferdinand (1960). *Chemin d'Europe*. Paris : 10/18, Union Générale d'Éditions, (UGE).



